

Η ΟΨΙΝ ΑΧΕΝΟΥΩ ΟΠΙΝ ΟΙΝΕΥΒΑ
ΗΧΟΟΣ ΔΕΧΕΠΕΤΝ ΛΨΩ ΠΕΓΝΤΙ
ΤΕ ΧΟΝ ΚΟΥΕΙΥΝ ΔΣΟΥΩΝΤ ΜΝΤ Ε

CHAPTERS

ΔΥΩΥΝ ΔΣ ΔΟΥΔΑ ΝΗ ΣΠΕΧΕΙ
ΕΜΝ ΔΣΩ ΠΕ ΟΥΩ ΜΕΤΕ ΔΟ ΔΣΤΙ
ΑΥΝ ΨΧΩ ΑΚ ΜΠ ΠΕ ΣΝΤΕ ΔΥΩΝ

METANOIA

ΜΝΤ Ε Ρ Π Γ Λ Π Π Δ Χ Ρ ΕΙ Σ Σ Ν
ΜΑΡΤΑ ΜΝ ΠΟΥ Δ Δ Ν Ο Π Κ Ε ΟΥ Δ Υ
Υ Β Ρ Ι Ζ Ε Μ Ν Ο Υ Μ Α Ρ Ε Ρ Ω Μ Ε Σ Ε Ρ Τ Ι

ΩΝ ΤΕ Υ Ν Ο Υ Ν Ψ Ε Π Ι Θ Υ Μ Ε Ι Δ Ω Ν
Ρ Ρ Ε Δ Υ Ω Μ Α Υ Ν Ο Υ Ψ Η Ρ Π Β Β Ρ Ρ Ε Ε Δ
Ο Ν Δ Σ Χ Ε Κ Δ Σ Ν Ν Ο Υ Π Ω Γ Δ Υ Ω Μ

Ε Χ Η Ρ Π Τ Ν Δ Σ Ε Δ Σ Κ Ο Σ Β Β Ρ Ρ Ε Ψ Ι Ν Δ
Ψ Τ Ε Κ Α Ψ Μ Α Υ Χ Ω Τ Ο Ε Ι Σ Ν Δ Σ Δ Ψ Τ
Ψ Δ Ε Ι Ε Π Ε Ι Ο Υ Ν Ο Υ Π Ω Γ Ν Ψ Ψ Π Ε

Ε Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Ρ Ψ Δ Σ Ν Α Υ Ρ Ε Ρ Η Ν Κ Μ
Υ Ε Ρ Η Υ Ζ Μ Π Τ Ε Η Ρ Ο Υ Ω Τ Γ Ε Ν Δ Χ Ο Ο
Τ Τ Α Υ Χ Ε Π Ψ Ω Ν Γ Ε Β Ο Λ Δ Υ Ω Υ Ν Α Τ



Ν Ε Π Ε Χ Ε Ι Σ Χ Ε Ε Γ Ε Ν Μ Ι Κ Α Ρ Ι Ο Σ Ν Ε Ν
Ο Ν Δ Χ Ο Σ Δ Υ Ω Ε Τ Ο Υ Π Ψ Χ Ε Τ Ε Τ Ν Δ
Δ Τ Μ Ν Τ Ε Ρ Ο Ψ Ε Ν Τ Ω Τ Η Ζ Ν Ε Β Ο Λ

16

1978

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar

Tél : (75) 90.30.44 Marsanne
Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Émile GILLABERT

Imprimé en France 12/78

Dépôt Légal n° 12/78

Imprimerie Offset-Service
à La Voulte

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

GNOSTIQUES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI p.3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 24 p.7

LE CHANT DE LA PERLE p.17

ETUDES

LES MANUSCRITS DE NAG HAMMADI p.21
LES PNEUMATIQUES

SUR LE NOM DE JUDE-THOMAS
MAIS QUI EST DONC THOMAS LE DIDYME ? p.23

RENCONTRE AVEC DOUGLAS HARDING p.29

A PROPOS DE LA «VISION SANS TETE» p.31

BIBLIOGRAPHIE p.33

POESIES p.38

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le Bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa*, Marsanne, 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? log. 76.

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

- cahiers 1975. 100 F
- cahiers 1976. 100 F
- cahiers 1977. 100 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un Associé, nous adresserons, à titre de spécimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera, susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

Pour peu que l'homme s'interroge sur son destin, il ne peut s'empêcher de constater qu'il est de plus en plus le jouet de forces qui le dépassent et menacent de le détruire. Or, la plupart du temps, c'est lui, «l'homo faber», qui a mis en action ces forces devenues incontrôlables.

Pourtant Jésus est venu il y a 2000 ans pour nous dire que tout était possible : En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore (Jn 14.12).

Pas de référence au passé : Tous ceux qui sont venus avant vous sont des voleurs et des pillards (Jn 10.8).

Pas de salut dans le devenir ; assez de lendemains qui déchantent ! Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas (log. 52).

Jésus prend et nous invite à prendre une position révolutionnaire face à des doctrines désuètes qui veulent maintenir les hommes sous un joug collectif despotique : Ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui vous le donne, le pain du ciel, le vrai. (Jn 6.32).

Et il nous dit ce qu'il faut faire ici et maintenant pour déjouer un destin oppressant :

- chercher sans se lasser ;*
- chercher la vérité en soi-même ;*
- chercher avec un esprit nouveau.*

L'enseignement de Jésus, comme tout enseignement véritable, satisfait à ces trois exigences fondamentales : recherche attentive, recherche intérieure, recherche non-rationnelle. Voilà implicites ou explicites, trois exigences, trois conditions, trois critères. Si l'un des trois vient à faire défaut, la réalisation est compromise.

A la lumière de cette triade, on peut apprécier la qualité de l'enseignant et de l'enseigné. Par exemple, dans le Zen, chez un Hui-neng ou un Lin-tsi, les échanges Maître-élève révèlent l'existence de ces trois éléments essentiels, de ces trois clefs.

Parlant des juifs, Jésus a dit : Ils ont pris les clefs de la Gnose et ils les ont cachées. Ils ne sont pas entrés, et ceux qui voulaient entrer, ils ne les ont pas laissés faire. . . (log. 39 ; Mt 22.13 ; Lc 11.52-54).

Effectivement, la doctrine messianique juive ne répond à aucune des trois conditions d'un enseignement authentique : la projection mentale massive dans le devenir va à l'encontre de la réalisation individuelle.

Les chrétiens n'ont pas fait mieux que les Juifs. En s'appuyant sur la doctrine juive et en affirmant indûment que Jésus venait réaliser les prophéties, ils ont récupéré les clefs pour les cacher à nouveau. Et ils ont combattu les gnostiques, qui, eux, ont continué dans la voie de la recherche tracée par Jésus.

En bref, ils ont dissocié Jésus des gnostiques pour le récupérer et ont accusé les gnostiques d'hérésie. Dès le deuxième siècle, St Irénée, Tertullien, Hippolyte ont attaqué les gnostiques, les accusant de déviationnisme. Leur littérature fut détruite. Heureusement, une bibliothèque gnostique échappa à la destruction. Cachée dans une grotte, elle ne fut découverte qu'en 1945 à Nag Hammadi en Haute-Egypte.

Or les textes découverts obligent à une réhabilitation de la gnose. En réalité, c'est la gnose et non la doctrine chrétienne qui est dans la ligne de l'enseignement de Jésus, et, du même coup, dans la ligne des grands enseignements de l'Orient. Ce sont les gnostiques qui détenaient les clefs de la gnose, c'est leur enseignement qui satisfait aux trois exigences fondamentales précisées plus haut.

Face à un messianisme qui voit le salut dans le temps, les Méta-noïas, bénéficiant des recherches que permettent les manuscrits récemment découverts, se reconnaissent solidaires de l'enseignement des gnostiques ; s'appuyant sur l'Évangile selon Thomas, ils revendiquent une liberté perdue au profit d'un Dieu xénophobe, orgueilleux et jaloux dont les chrétiens ont voulu que le Christ fût le fils, alors que Jésus se réclame d'un Père universel qui transcende l'histoire ; unis à leurs frères gnostiques des premiers siècles, et avec la même résolution, ils dénoncent le règne despotique du Démiurge qui vise à tenir l'homme en esclavage.

L'esprit de domination qu'a engendré cette théocratie s'exerce aujourd'hui au moyen d'une technologie terrifiante, prélude à une déflagration inévitable. Occupé à satisfaire de multiples désirs qu'il a créés artificiellement, il laisse insatisfait le seul besoin fondamental du gnostique : l'expérience unificatrice.

Comme ses aînés dans la voie, le gnostique du XX^e siècle est en quête de l'Unité : il aspire de tout son être à connaître le lieu d'où il vient, qu'il n'a du reste jamais quitté. La connaissance est ainsi prise de conscience du principe divin qui est en lui : Le Royaume est le dedans de vous (log.3), lequel ne fait qu'un avec l'Être universel et il est le dehors de vous (log.3).

Il y a donc identité entre le connaissant et le connu, entre le Père et le Fils — «le Père et moi sommes un» —. Maître Eckhart, qui se situe dans la pure ligne gnostique, revendiquait cette filiation qui permet de prétendre à l'identité : Le Père m'engendre moi son Fils et le même que son Fils. . . Tout ce qu'il fait, tout cela est un ; c'est pourquoi il m'engendre moi son Fils, nullement distinct de son Fils.

Une telle filiation, Jésus la veut pour le gnostique : Celui qui boit à ma bouche sera comme moi, moi aussi, je serai lui, et ce qui est caché lui sera révélé (log. 108).

Les gnostiques de l'être nouvelle prennent à la lettre cette parole de feu ; en elle, ils puisent les audaces qui autorisent aujourd'hui comme aux premiers siècles l'irrévérence envers un Dieu limité, vindicatif et jaloux. Aux espoirs puérils que promettent des sectes prolifiques, aux tranquilisants éphémères que la santé publique offre en contrepartie de la torture mentale à laquelle nous soumet la société, ils préfèrent les paroles libératrices de Jésus, quel que soit le prix de la recherche à laquelle elles nous convient. L'adhésion plénière à ses paroles permet en même temps de retrouver la Gnose éternelle, celle qui s'exprime dans tous les enseignements authentiques — et non dans telle ou telle secte baroque ancienne ou contemporaine —. La vraie Gnose, qui est connaissance absolue par intuition ou expérience directe, implique le rejet de toute autorité extérieure, la négation du soi-disant progrès historique, le refus d'envisager le salut dans un devenir et un ailleurs etc.

La Connaissance, fruit de la recherche, étant intérieure et individuelle, la révolution qu'elle engendre sera par le fait même silencieuse et personnelle. L'esprit qu'elle requiert étant fait d'amour, d'humilité, d'accueil et d'attention vigilante à ce qui se passe en nous, par nous, à travers nous, la société n'aura pas à prendre contre nous des mesures agressives ou défensives. Autrefois, par esprit de domination et par manque de clairvoyance, elle réagissait à ce qu'elle considérait comme le pire blasphème par le fer et le feu ; aujourd'hui, l'aveuglement demeure, mais l'arme du silence est jugée préférable aux interventions spectaculaires. Et pourtant, si la société savait que la révolution gnostique silencieuse et pacifique lui apporte le salut !

L'Association Métanoïa a renoué avec le Jésus de la Gnose en s'inscrivant dans la tradition des gnostiques persécutés. La vie, condamnée à être souterraine dès la fin du 2ème siècle, a tenté plus d'une fois avec les soufis, les cathares, les quietistes etc...., de refaire surface. L'agression sanglante a triomphé dans le temps, mais la gnose est éternelle et elle reparaît avec force au grand jour, à un moment où l'Occident commence à douter de l'avenir qu'il s'est forgé. La mystérieuse parenté qui unit les gnostiques contemporains entre eux et qui les maintient dans la filiation des gnostiques d'hier apparaît aisément dans des œuvres aussi diverses que celles de Daumal, Durrell, Abellio, Yourcenar, Cioran, etc. Née de l'angoisse existentielle, — Le gnostique est au monde sans être du monde —, la gnose se révèle d'une extraordinaire actualité. La trame invisible et silencieuse est déjà tissée entre ceux qui cherchent de tout leur être le Royaume intérieur.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 24

SES DISCIPLES DIRENT :
RENSEIGNE-NOUS SUR LE LIEU OU TU ES,
CAR IL EST NECESSAIRE QUE NOUS LE CHERCHIONS.
IL LEUR DIT :
QUE CELUI QUI A DES OREILLES ENTENDE !
IL Y A DE LA LUMIERE
AU DEDANS D'UN ETRE LUMINEUX
ET IL ILLUMINE LE MONDE ENTIER.
S'IL N'ILLUMINE PAS,
C'EST UNE TENEBRE.



La demande des disciples a de quoi nous surprendre. Les disciples côtoient un Jésus en chair et en os. Ils le voient ; ils peuvent le toucher et voilà qu'ils lui disent de leur montrer le lieu où il est comme s'ils n'avaient devant eux qu'un double de sa présence.

Cette demande fait penser à celle qu'adresse Philippe à Jésus dans Jean (14.8-10). Au disciple qui demande de lui montrer le Père, Jésus rétorque : *Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? . . . je suis dans le Père et le Père est en moi.*

La méprise est cruelle. Elle est à rapprocher de celle qui ressort d'autres logia (37, 43, 51, 52, 91. . .)

La réponse de Jésus semble laisser transparaitre quelque amertume ne serait-ce que par l'introduction dans le cours du logion — et non à la fin en manière de conclusion — de la formule déjà connue : *que celui qui a des oreilles entende !* Jésus se présente comme étant la lumière (log. 77 ; Jn 1.9 ; 3.19 ; 8.12). Les disciples, incapables de transcender les données du mental, ne peuvent voir ni attendre une lumière autre que celle qu'ils imaginent et qu'ils croient liée à l'annonce des événements eschatologiques. Jésus a beau dire : *Ce que vous attendez est venu* (log. 51), ils ne le connaissent pas. Leurs guides antérieurs (log. 3) leur ont dit que le Fils de l'homme apparaîtrait dans le ciel environné de feu. Ils sont encore plongés dans leur rêve. Ils sont encombrés par les enseignements de ceux qui ont caché les clefs de la gnose (log. 39.3). C'est pourquoi ils ont rejeté Celui qui est vivant devant eux (log. 52). Or, pour recevoir le message de Jésus, il faut faire le vide en soi : *Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière* (log. 61.15 - 18).

La réalisation est intérieure et personnelle ou elle n'est pas. Le rayonnement est fonction de la lumière intérieure. Jésus est lumière. Celui qui porte en lui la lumière voit en Jésus l'homme de lumière : comme Jésus, il éclaire le monde entier. Sa lumière se propage instantanément dans tout le cosmos. Pour la recevoir, comme pour l'émettre, il faut être sur la même fréquence, sinon nous restons dans les ténèbres.

Emile GILLABERT



Au moment où nous nous apprêtons à lire l'Évangile selon Thomas avec le regard neuf et émerveillé d'un enfant, voici qu'avec les disciples nous retombons dans les vieilles ornières d'un chemin usé par l'habitude.

Que demandent-ils à Jésus ?

Ils veulent obtenir l'assurance de rejoindre Jésus dans le temps et dans l'espace. A défaut de le garder toujours parmi eux, ils désirent au moins obtenir le moyen qui leur permettra de le retrouver pour l'éternité, dans ce fameux Royaume du Père qui ne peut en aucun cas être ICI ET MAINTENANT, mais dans un avenir lointain et imprécis. Or, c'est à Jésus qu'ils posent cette question, Jésus qui est devant leurs yeux et qui leur a déjà dit : «Connais Celui qui est devant ton visage».

C'est à chaque fois comme une marche manquée, un petit coup au cœur. Comment ne pas souffrir de sa souffrance. Mais Lui les voit, et leur livre cette parole si étonnante, si merveilleuse que la commenter serait comme la voiler de poussière.

Pour nous, qui sommes des apprentis-disciples, qui doutons souvent de nous-mêmes par la faute d'une vieille habitude et que le logion 23 a pu déconcerter, voici la réponse à tous les doutes et à toutes les incertitudes.

Aucun risque de nous tromper d'être. N'avons-nous pas choisi «le gros poisson», la «perle» ? Jésus ne dit-il pas dans un autre logion : «Je suis la Lumière qui est sur eux tous» ?

La lumière est Une. Rien n'arrête son rayonnement sinon le voile de notre incapacité, notre opacité. Mais notre recherche tend à rendre ce voile transparent. Certains appellent cette recherche «dévoilement». Jésus parle souvent de se dépouiller de ses vêtements comme les petits enfants. Comme des petits, nous sommes invités à jouer le jeu à fond, dans tous les instants de notre vie, ICI ET MAINTENANT. Déjà, nous saisissons des éclats de lumière. Que sera-ce, quand nous serons dans la Lumière du Père !

Marie-France HENRY



Jésus nous parle avec la connaissance immédiate et innée d'une dimension qui demeure intraduisible par des mots. Intraduisible parce que le langage de l'homme a été créé par son mental ; toutefois c'est une dimension réalisable si seulement on fait le saut hors du mental.

«Enseigne-nous le lieu où tu es». Comment passer du lieu spatio-temporel au lieu de la vie (log. 4) ?

Ce qui soutient cet univers des myriades de phénomènes est précisément le soutien, l'essence même de l'être humain, mais ce qui soutient l'être humain est la Lumière qui soutient tout l'univers sans division ou inégalité.

Il reste une question profonde et vitale qui vaut bien d'être méditée, c'est la suivante : Jésus parle-t-il des êtres en tant que manifestations universelles, ou bien uniquement des êtres humains ? Ceci n'a pas été précisé et pour cause.

Tout être lumineux, car il jaillit de la lumière, se crée et se recrée de cette lumière : «là où la lumière est née d'elle-même» (log. 50.6-7). Ne lâchons pas la bride à notre mental, ne jugeons pas, ne comparons pas les variétés sans nombre qui s'entrelacent à l'infini dans notre cosmos. Cela nous éloigne de mille milles. Mais que le métaphysicien sonde plus profondément en lui jusqu'à la source. Non seulement tout être est lumineux, mais le simple fait d'être est la Source même.

Oui, tout être, la minuscule araignée en filant sa toile invisible, le microbe cherchant son terrain favorable, le lion en dévorant la carcasse, tous boivent à la même source bouillonnante - perpétuelle.

Mais ne confondons-nous pas le mouvement de la source avec ce que notre mental conditionné nous fait voir ? Tout être est conditionné ; une vache est conditionnée en tant que vache, un chinois est conditionné en tant que chinois, mais l'être humain souffre par dessus le marché de la maladie invétérée de voir le monde extérieur à lui. Notre mental est l'enfant prodigue de Dieu. Un jour, on voit un bouton de rose ; peu de jours après on aperçoit la fleur ouverte ; notre vision l'a découpé en une série d'images statiques. Hélas, on pense que nos yeux ont vu clair. Mais le mouvement de la source nous a échappé. Ce qui illumine le monde entier est ce qui illumine tout être ; notre être. Pourtant on se plaint.

La lumière spirituelle, l'esprit-lumière, illumine le monde entier : je suis *Cela* sans division ; nous sommes *Cela* sans division : *Cela est*.

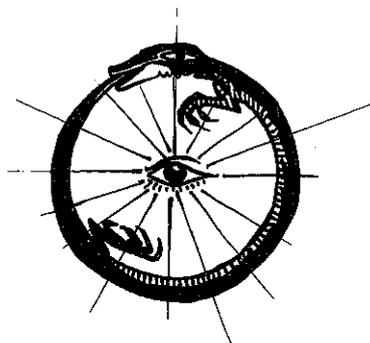
Là où il y a une ténèbre, il y a ce qui obstrue la lumière, ce qui fait obstacle, ce qui se fait gros, massif, solide, impénétrable, ce qui vit dans l'ombre. Néanmoins et incontestablement rien n'a effet sur la Lumière ; la Lumière règne, égale. L'existence n'a pas lieu sans elle ; l'existence *c'est* l'esprit-lumière. C'est l'affinité, l'harmonie, l'équilibre.

Un des plus solides obstacles derrière lequel l'homme s'abrite contre la lumière, c'est qu'il se donne une forme, c'est qu'il se croit un individu, un corps séparé, c'est qu'il se croit loin ou proche du parfait, c'est qu'il se sent misérable ou élu, restant sur les insuffisances que le mental croit voir. Tant qu'on se croit un être à part, on est ténèbre, on est déficient, on n'illumine pas.

La lumière éclaire de toute façon. La lumière qui ne connaît ni jour ni nuit. Etre simplement lui suffit. Cependant, ce n'est pas une petite affaire de se départir du mental rempli par la boue de l'histoire et de la pré-histoire. Pourtant la Lumière *est*, c'est « nous-je », « toi-je » sans division ; il suffit de sentir sans relâche cette étincelle. Moins il y a de ténèbres, plus la Lumière illumine le monde.

Voilà pour le plan de la dualité. Pour ce qui est de l'Unité, l'esprit-lumière baigne sans ombre, sans différence.

Paula Mango



Les disciples désorientés entourent le Maître . Rien de spectaculaire en lui ; on chercherait en vain dans son comportement la solennité du Prophète. . . Il est, en apparence, un homme comme les autres : un homme comme eux. . . Ils sentent pourtant qu'il est d'«ailleurs». Le «lieu» où il semble se situer est un niveau qu'ils ne peuvent atteindre sans l'aide de son enseignement.

S'ils se fiaient pourtant à leur oreille intérieure, ils sauraient que leur Maître, *étranger au monde*, habite le Vide et le Silence ou plutôt la Lumière essentielle insaisissable à leur regard humain. «Nous ne sommes pas du Monde et le Monde n'est pas de nous» dira la prière cathare. . .

Et à ceux qui cherchent la sécurité d'un monde solidement *situé*, ceux qui ne savent pas «jeûner au monde» (27), Jésus dira encore ; «Les renards ont leur tanières et les oiseaux possèdent leur nid mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où incliner sa tête et se reposer» (86).

S'ils comprennent le message, c'est, dans le Monde, l'insécurité totale qui sera leur lot. Mais aussi la transparence, la lumière qui rayonnera à travers eux sur tout l'Univers manifesté : «Tous des Jésus», dira joyeusement l'Ange des *Dialogues* (Entretien 40). Tous participeront à la Lumière victorieuse qu'ils n'ont jusqu'alors recherchée que dans son reflet, dans son image temporelle. Braver les dangers du monde phénoménal, transcender le temps et l'espace, abolir l'image pour atteindre à la pure lumière de la Conscience universelle, tel est le destin spirituel de l'«élu», celui qui détient les clés de la Gnose et qui saura, comme Jésus, la dispenser. . .

«Je n'ai pas de demeure et j'ai des demeures. . .
Je n'ai aucun lieu et j'ai des lieux»
chante l'hymne gnostique (1)

Le Jésus de notre Evangile exprime brièvement cette perpétuelle errance qui sera le sort de l'initié :

SOYEZ PASSANT (42)

Deux mots essentiels qui contiennent tout le Bouddhisme, tant il est vrai que la «doctrine suprême», elle non plus n'a pas de patrie.

Une fois de plus, c'est vers le Royaume intérieur que pointe le doigt du Maître alors que ses disciples ne regardent que le doigt. . .

Paule SALVAN

(1) Actes de Jean. Ms de Berlin



En se souvenant des difficultés d'interprétation du logion 23, on ne peut s'étonner de la demande des disciples : «Enseigne-nous le lieu où tu es car il est nécessaire que nous le cherchions».

Par cette requête, nous pouvons comprendre combien les disciples sont désemparés. Jusqu'à présent, ils n'ont vu que l'aspect terrestre de Jésus, et ils en réalisent l'insuffisance. Ils veulent bien chercher comme le log. 2 les y incite : «Celui qui cherche ne doit pas cesser de chercher jusqu'à ce qu'il trouve». Mais, sans la vérité sur ce Maître qui les dépasse tant, toute recherche leur semble vaine.

En interrogeant Jésus sur «le lieu où il est», les disciples savent que ce «lieu» n'est pas localisable. Aussi ne demandent-ils pas à Jésus de le leur montrer mais de les renseigner. Ce qu'ils veulent, c'est justement ce qui ne peut se voir et qui leur a été promis au logion 17.

Ils insistent sur ce «lieu», n'osant encore aborder la question personnelle qui les tourmente et que nous trouverons formulée dans les logia 43 et 91.

- «Qui es-tu pour nous dire de telles choses ?»
- «Dis-nous qui tu es ?»

Mais pour le moment les disciples s'en tiennent à ce «lieu». C'est une recherche indispensable.

La même nécessité se fera sentir au logion 64 qui nous montre qu'il est salutaire non seulement de connaître mais d'entrer dans «les lieux du Père».

Ainsi que l'exhortation du logion 60 : «Vous-même cherchez un lieu pour vous dans le repos».

Mais avant tout, il y avait l'interrogation de l'homme âgé au sujet du «lieu de la Vie» du logion 4.

Jésus, le Vivant, est parvenu à ce lieu. Les disciples en ont conscience et ils aimeraient bien y trouver une place eux aussi.

Pourtant de ce «lieu» Jésus parle constamment, même si les images sont différentes ou les noms divers, c'est toujours le «Royaume», et il est tout ensemble celui de la vie et du repos, et aussi, comme l'enseigne le logion 18, il est le commencement et en même temps la fin. Lieu où, au-delà de tout temps et de tout espace, l'Etre existe tel qu'il est en Soi. Et comme le dit l'Ange :

«Il n'y a plus d'en-deçà ni d'au-delà lorsque la Lumière s'allume» (257). C'est donc un niveau supérieur de conscience :

«Pour que tu accèdes à la Lumière infinie tu dois dépasser le plan de la Création» (125).

Dépassement que n'ont pas encore réalisé les disciples, aussi s'en tiennent-ils à cette idée de «lieu». . . et, en réponse, Jésus leur parle de la Lumière.

Cette réponse a de quoi les surprendre. Comprendront-ils, et nous avec eux, que ce «lieu» qui est à l'intérieur de nous-même est lumière ?

Ne nous égarons pas en cherchant de quelle Lumière il s'agit car il n'y a qu'une Vie Universelle, une Substance unique où tout est vibration, énergie, lumière.

Oui : «La Lumière est la même que la Lumière, seule l'intensité est différente» «La Lumière qui est envoyée à travers les yeux, c'est la Lumière qui voit» (156).

«Les yeux ne voient pas si l'intensité de la Lumière est inhabituelle. Ce n'est pas l'obscurité mais une lumière trop vive» (168).

«Le nouvel œil existe déjà, il n'est pas encore habitué à la Lumière» (222).

«La Matière-Lumière qui resplendit habite en vous» (290).

Et parce que nous sommes «Créature et Lumière» (179), nous aussi pouvons être cet homme de lumière.

Quand le disciple n'est plus partagé, il est rempli de Lumière (log. 61), et ce n'est plus la connaissance du «lieu» qui est nécessaire mais c'est cette Lumière qui est nécessaire :

«Vivez ! Remplissez vous de Lumière ! Eveillez-vous ! Votre Lumière est nécessaire» (290).

Et c'est la Lumière dont Jésus dit qu'il est la Lumière du monde (Jean 8, 12). Mais il dit aussi : «Vous êtes la Lumière du monde» (Matt. 5,14).

Ce que le Maître est, le disciple peut l'être aussi.

Le logion 13 nous a prouvé que Thomas, qui « buvait de la bouche du Maître », avait atteint ce même niveau de conscience caractérisé dans notre logion par l'Être lumineux.

Comme le dit l'Ange : « A la nouvelle Lumière, on reconnaîtra que la religion et la science sont Un » (125). Des auteurs récents en témoignent : « Comme les Écritures, nos astrophysiciens nous disent aussi que la Matière ne fut créée que plus tard après la Lumière. . . »

« Notre « Je » cosmique (ou être de Lumière) est plus riche que le « Je » conscient correspondant à la vie vécue présente ». (1)

« Si les pensées obscurcissent la lumière de la Conscience c'est en raison du tumulte engendré par ses remous incessants. . . »

Le « moi » prend fin par lui-même quand il voit qu'il lui faut finir ; c'est grâce à cette vision qu'existe la lumière de la compréhension.

. . . Elle peut surgir, cette lumière, si nous reconnaissons sans faufuyants les limites de notre connaissance mentale. . . » (2)

L'auteur cite ensuite Marie-Madeleine Davy :

« La connaissance de soi est une naissance à sa propre lumière et son propre soleil ».

Edith TOUREILLE

Les chiffres entre parenthèses indiquent les numéros des pages du livre « Dialogue avec l'Ange »

(1) J. Charon : *L'esprit cet inconnu*, Albin Michel.

(2) Th. Brosse : *« La Conscience - Energie »*, Editions Présence.





LE CHANT DE LA PERLE

Le thème de la lumière, propre au logion 24 qui est commenté dans le présent Cahier, se retrouve aussi dans d'autres logia de l'Évangile selon Thomas (11, 33, 50, 61, 77, 83).

Jésus s'identifie à la lumière : «Je suis la lumière qui est sur eux tous» (log. 77). Dans la mesure où nous nous identifions à Jésus, dans cette même mesure nous retrouvons la lumière d'où nous sommes venus, «là où la lumière est née d'elle-même» (log. 50.6-7).

Les écrits gnostiques également n'ont pas manqué de recourir au symbolisme, suggestif entre tous, de la lumière. Aussi, croyons-nous opportun de publier ci-après un conte gnostique, merveilleux par sa fraîcheur et sa profondeur, appelé souvent le Chant de la Perle, où un jeune prince est envoyé d'Orient en Égypte pour conquérir la Perle sans prix. Pour accomplir sa mission, il est obligé de se dépouiller de son habit de lumière. . .

Le Chant de la Perle se trouve dans les Actes de Thomas dont il existe une version grecque et une version syriaque. On sait que les Actes de Thomas contiennent un récit abondant de l'apostolat de Thomas aux Indes. Il est du reste possible que certains éléments de ce récit soient historiques. Le conte que nous publions est probablement plus ancien que le récit dans lequel il est inséré.

Dans le prochain Cahier, nous tenterons de dégager la richesse du symbolisme de cet écrit gnostique.

LE TEXTE

Lorsque j'étais un petit enfant et que j'habitais dans le royaume de la maison de mon Père, et que je trouvais mon bonheur dans la richesse et splendeur de ceux qui m'élevaient, mes parents m'envoyèrent de l'Orient, notre patrie, avec des vivres pour le voyage. Des richesses de notre Trésor, ils m'attachèrent un fardeau grand et pourtant léger, si bien que je pouvais le porter à moi seul : or de Beth Ellâgé, argent du grand Gazak, rubis de l'Inde et agates de Beth Koushân, et ils me munirent de diamants ada-

mantins. Ils me retirèrent la robe de gloire que dans leur amour ils avaient faite pour moi, et mon manteau de pourpre, tissé sur mesure à ma taille, et ils conclurent un traité avec moi, et ils l'écrivirent dans mon cœur pour qu'il me fût impossible de l'oublier : «Si tu descends en Égypte et si tu apportes la Perle Unique, celle qui se trouve au milieu de la mer encadrée du dragon à la bruyante haleine, tu revêtiras de nouveau ta robe de gloire et ton manteau par-dessus, et avec ton frère, le plus proche de nous par le rang, tu seras l'héritier de notre royaume.»

Je quittai l'Orient et descendis, escorté de deux courriers royaux, car la route était dangereuse et pénible et j'étais bien jeune encore pour un tel voyage. Je passai les frontières de Maïshan, rendez-vous des marchands de l'Orient, j'arrivai au pays de Babel, et je pénétrai dans l'enceinte de Sargoug. Je descendis vers l'Égypte, et mes compagnons me quittèrent. Je me rendis sans délai auprès du dragon, et je me tins au voisinage de son gîte, en attendant qu'il s'assoupît et dormît, pour que je pusse lui ravir la Perle. Comme je restais tout seul et retiré, j'étais un étranger pour les autres habitants de mon auberge. Cependant je vis quelqu'un de ma race, un jeune homme bien fait et de bonne mine, un fils de l'onction (littéralement : «des oints»). Il s'attacha à moi, et j'en fis mon intime et mon confident, à qui je m'ouvris de ma mission. Je le mis en garde contre les Égyptiens et contre le commerce des immondes. Malgré tout, je m'habillai de leurs vêtements, de crainte qu'on me soupçonnât d'être venu de loin pour m'emparer de la Perle et qu'on n'excitât le dragon contre moi. Mais, par quelque endroit, ils s'aperçurent que je n'étais pas leur compatriote, et ils captèrent ma confiance, et ils mêlèrent de leur ruse à ma boisson, et me donnèrent de leurs mets à manger et j'oubliai que j'étais fils de roi, et je servis leur roi. J'oubliai la Perle, pour laquelle mes parents m'avaient envoyé. Appesanti par leur nourriture, je tombai dans un profond sommeil.

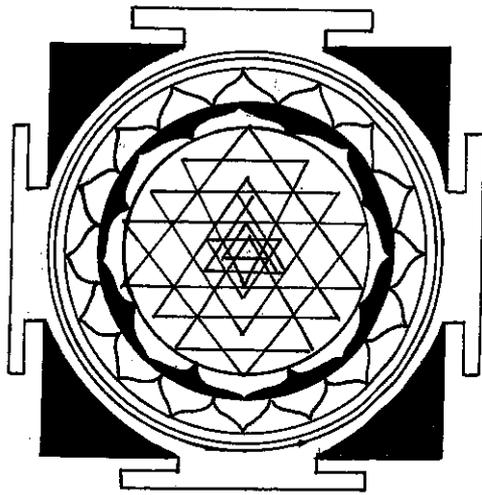
Tout ce qu'il advenait de moi, mes parents le surent et s'en affligèrent. Il fut proclamé dans notre royaume que tous devaient venir à nos portes. Et les rois et les grands de Parthie et tous les notables de l'Orient résolurent que je ne serais pas abandonné en Égypte. Et ils m'écrivirent une lettre, et chacun des hauts personnages la signa de son nom.

«De ton père le Roi des Rois, et de ta mère, souveraine de l'Orient, et de ton frère, le plus proche de nous par le rang, à toi, notre fils en Égypte, salut. Réveille-toi de ton sommeil et mets-toi debout, et perçois les mots de notre lettre. Souviens-toi que tu es un fils de rois : vois dans quel esclavage tu es tombé. Pense à la Perle, pour laquelle tu as été envoyé en Égypte. Souviens-toi de ta robe de gloire, souviens-toi de ton manteau éclatant, afin que tu puisses les revêtir et t'en parer, et que ton nom soit lu dans le livre des héros, et que tu deviennes, avec ton frère, notre représentant, héritier dans notre royaume.»

Ainsi qu'un messager était la lettre que le Roi avait scellée de sa main droite contre les méchants, les enfants de Babel et les démons rebelles de Sarboug. Elle s'éleva sous la forme de l'aigle, roi des oiseaux, et prit son vol pour se poser près de moi, et se fit toute parole. Au bruit de sa voix, je m'éveillai et je sortis de mon sommeil, je la ramassai, je l'embrassai, j'en brisai le sceau et je la lus. Tout pareils à ce qui était écrit dans mon cœur étaient tracés les mots de ma lettre. Je me ressouvins que j'étais un fils de rois, et que mon âme, née libre, soupirait après sa propre nature. Je me rappelai la Perle pour laquelle on m'avait envoyé en Egypte, et je me mis à enchanter le terrible dragon à la bruyante haleine. Je le charmai à l'endormir en prononçant sur lui le nom de mon Père, le nom de notre plus proche par le rang, le nom de ma mère, reine de l'Orient. Je m'emparai de la Perle, et je fis demi-tour, pour gagner la maison de mon Père. J'ôtai leur sordide et immonde vêtement et l'abandonnai dans leur pays, et j'adressai mes pas vers la lumière de notre patrie, l'Orient.

Ma lettre, mon éveilleuse, je la trouvai devant moi sur mon chemin ; et de même qu'elle m'avait éveillé par sa voix, de même elle me guida grâce à sa lumière qui brillait devant moi. . . , et par sa voix elle donnait courage à ma crainte, et par son amour elle m'entraînait. J'allai de l'avant et passai par Sarboug ; laissant Babel à ma gauche, j'arrivai au grand Maishân, le port des marchands qui est au bord de la mer. Ma robe de gloire que j'avais ôtée, et mon manteau, dont elle était enveloppée, mes parents les envoyèrent à ma rencontre par leurs trésoriers, qui en furent chargés. J'en avais oublié la splendeur, car je l'avais laissée, enfant, dans la maison de mon Père. Soudain, tandis que je la voyais en face de moi, elle m'apparut semblable à moi, comme l'image de moi dans un miroir : je la voyais tout entière en moi, et tout entier je me voyais en elle ; nous étions deux dans la distinction, et pourtant, de nouveau un dans une forme unique . . . (1) Et l'image du Roi des Rois y était peinte partout. . . Je vis aussi palpiter sur elle tous les mouvements de la gnose. Je vis qu'elle se disposait à parler, et je perçus le son de ses chants, qu'elle murmurait en descendant : « Je suis ce qui a agi dans les actes de celui pour qui j'ai été élevé dans la maison de mon Père, et j'ai aperçu en moi-même combien j'avais crû en stature, en proportion de ses travaux. » Et dans ses royaux mouvements, elle ruisselle tout entière vers moi, et me pousse à la prendre des mains de ses porteurs ; et moi aussi, mon amour me pressait de courir à elle et de la recevoir. Et je m'étirai vers elle, et je la saisis et de la beauté de ses couleurs je me parai. Et je m'enveloppai tout entier dans mon manteau royal. Ainsi vêtu, je montai jusqu'à la porte de salutation et d'adoration. Je courbai la tête et j'adorai la splendeur de mon Père, qui me l'avait envoyée, dont j'avais accompli les ordres tout comme il avait fait, lui ce qu'il avait promis. . . . Il me reçut dans la joie, et j'étais avec Lui dans son royaume, et tous ses serviteurs le louaient d'une voix forte, de ce qu'Il avait promis que je voyagerais jusqu'à la cour du Roi des Rois, et qu'ayant apporté ma Perle je comparais avec lui.

1. Nous passons la description de la robe.



ETUDES

LES MANUSCRITS DE NAG-HAMMADI

QUELLE EST LA VISION GNOSTIQUE DE L'UNIVERS ?

LES PNEUMATIQUES

*Au dessus du bétail aburi des humains
Bondissaient en clartés les sauvages crinières
Des mendieurs d'azur le pied dans nos chemins.*

MALLARME

Après avoir parlé des hyliques qui vivent dans le matérialisme et des psychiques qui se projettent dans un devenir coupé du Réel, il nous reste maintenant à situer l'ordre pneumatique par rapport aux deux autres et montrer l'originalité de sa démarche en vue de la Connaissance «gnôsis». Encore une fois, notre étude portera surtout sur le *Codex Jung* appelé aussi *Tractatus Tripartitus* ; en effet, l'ouvrage s'étend longuement sur l'élection des pneumatiques.

La Père engendre les pneumatiques en les mettant au début volontairement dans l'ignorance afin d'avoir la joie de se révéler à eux : «Telle est la manière dont il (le Père) a été trouvé, d'une part, comme étant cause de l'ignorance, d'autre part, comme étant aussi géniteur de la Gnose (Connaissance) » (Trac. Tr. 126.6-9). Le Père engendre de la même façon les éons qui sont à la fois les prototypes invisibles des pneumatiques et les «émanations» du Père. Comme les pneumatiques, les éons ne possèdent pas la Connaissance dès le commencement afin qu'ils n'en tirent pas orgueil (Tract. Tr. 62.23). Ils sont comme un bouton qui éclot petit à petit (Tract. Tr. 62.13). Mais ils précèdent les pneumatiques dans la connaissance du Père puisque ces derniers ont été modelés à leur image.

Tout comme les éons, les pneumatiques ont un caractère «masculin» (Tract. Tr. 94.16) ; le caractère féminin, sujet à l'ignorance et à la maladie, est propre aux hyliques et aux psychiques. Aux yeux des gnostiques, la

séparation des sexes est une division de l'unité originelle. Aussi les pneumatiques ne participent-ils pas à la maladie liée au caractère féminin. Cependant, lorsqu'ils sont encore sur terre et séparés, ils sont femelles ; ils deviennent mâles par la Connaissance laquelle est révélation du Père. Ainsi le Père ne peut être connu que par révélation. L'homme ne peut pas pénétrer jusqu'à lui par sa propre sagesse (Tract. Tr. 126.14) ; il le peut par la connaissance qui vient du Père, par l'esprit du Père. Et le témoignage de la dignité du pneumatique est de prendre conscience d'où il vient et où il va. Nous lisons dans *l'Évangile de Vérité* (p. 22.28-31) : «C'était une grande merveille qu'ils fussent dans le Père sans le connaître, et qu'ils pussent sortir d'eux-mêmes, puisqu'ils ne pouvaient comprendre ni connaître celui dans lequel ils étaient». Ce constat rejoint le logion de l'Évangile selon Thomas : «Si la chair a été à cause de l'esprit, c'est une merveille ; mais si l'esprit a été à cause du corps, c'est une merveille de merveilles. Mais moi, je m'émerveille de ceci : comment cette grande richesse a habité cette pauvreté» (log. 29).

Jésus ramène les pneumatiques au Plérôme, qui est leur demande éternelle, après les avoir délivrés des liens de la matière qui les tirent en bas (Tra. Tr. 136, 16-24). Cependant, ils ne peuvent rejoindre le Plérôme, appelé aussi silence du Père, que s'ils ont abandonné tout ce qui était psychique. Jésus enseigne comment le pneumatique peut se délivrer de la servitude, des souffrances et du mensonge du temps. Sa libération est essentiellement intemporelle. Du reste son aventure dans le temps est accidentelle et provisoire et n'affecte en rien sa supériorité innée. Il pourra, même dans son enveloppe charnelle, connaître la joie de la libération. Il sait qu'il tire son origine et son être véritable du monde transcendant et qu'il peut, ici et maintenant, prendre conscience de sa propre substance divine restée intacte malgré son existence terrestre. «Dès le Principe», déclare Valentin aux pneumatiques, «vous êtes immortels et les enfants de la Vie éternelle» (Cl. d'Alexandrie, Strom IV, 13, 89, 2). L'Évangile selon Philippe (107) précise : «Il convient que nous devenions des hommes pneumatiques avant que nous sortions du monde». Il rejoint l'Évangile selon Thomas où Jésus déclare : «Regardez vers Celui qui est vivant tant que vous vivez, de peur que vous ne mouriez et ne cherchiez à le voir sans parvenir à le voir» (log. 59).

Comme il est facile de le constater, le destin du pneumatique s'identifie à celui du gnostique. La terminologie varie suivant les écrits gnostiques, mais le contenu de ces deux mots est pratiquement le même. La réalisation s'obtient par la Connaissance. Celle-ci est, au premier chef, connaissance de soi, or se connaître revient à se découvrir dans sa Réalité par delà le monde des phénomènes, à se retrouver dans la vérité de son Être : «Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus et vous saurez que c'est vous le fils du Père le Vivant» (log. 3,9-12).

Emile GILLABERT

SUR LE NOM DE JUDE-THOMAS MAIS QUI EST DONC THOMAS LE DIDYME?

La parution cette année des deux volumes de H. Ch. Puech «En quête de la gnose» et d'une nouvelle revue «la gnose» n'est pas étrangère, certainement, au nouvel intérêt qui se manifeste un peu partout, et particulièrement dans les «Cahiers», pour cet ensemble de doctrines qui n'a pas fini de fasciner nos contemporains. Nous voudrions revenir, ici, sur le nom de Jude-Thomas le Didyme, et tenter de percer le mystère de ce nom, de ce personnage, et de la tradition à laquelle il se rattache.

Puech a montré que si «*didumos* est l'équivalent grec de *toma* (en araméen), de *taūmā* (en syriaque), et correspond ainsi au nom ordinairement donné — en particulier, dans la tradition orientale — à l'apôtre : *Thōmas* (en grec), Thomas en latin. . . ce n'est là, en réalité, qu'un surnom attribué à un personnage dont le nom véritable était Jude, *Juda*, *Joudas*. . . ; en conséquence appeler celui-ci «Thomas Didyme». . . revenait à accumuler les synonymes, à user d'expressions redondantes.» (1). La tradition serait «orientale», mais Priscillien, en Espagne, nomme Judas l'Apôtre 'jumeau du Seigneur', «*Juda apostolus didymus Domini*» (2).

Le thème du jumeau est fréquent dans la gnose : on le trouve par exemple dans les *Actes de Thomas*, où, dans le fameux «Chant de la Perle», le prince envoyé en Egypte chercher la Perle précieuse a un frère qui, lui, reste auprès de ses père et mère, c'est-à-dire qu'il ne descend pas dans le monde des corps. Mais c'est la gnose manichéenne qui lui a donné le plus d'ampleur. «La figure du Partenaire céleste (*qarīn*) ou du Jumeau céleste (*taw'am*) domine la prophétologie et la sotériologie du manichéisme.» (3) Mani mourant y fait allusion : «Je contemplais mon Double avec mes yeux de Lumière». «Sa communauté chantera dans ses psaumes : 'nous bénissons ton Compagnon partenaire de lumière, Christ, l'auteur de notre bien'.» (4) Le jumeau céleste de Mani est en effet le Christ. Devons nous donc penser que le thème provient de Perse, et qu'il reprend celui de la *Daena*, ce double féminin de l'âme qui vient à la rencontre de celle-ci, après la mort terrestre, à l'entrée du Pont Chinvat ? Doctrine de très haute antiquité, puisqu'antérieure même à Zoroastre (5), et fort répandue : on la trouve par exemple, et ceci ne peut laisser indifférent le lecteur de *l'Évangile selon Thomas*, dans le *Testament d'Abraham*, «dont l'original, écrit directement en grec, aurait vu le jour dans un milieu juif d'Alexandrie, au premier siècle avant ou après J.-C» (6) et serait peut-être d'origine essénienne. Mais si *l'Évangile selon Thomas* était redevable à la tradition iranienne de la *Daena* du thème du jumeau du Christ, cela rendrait certes compte du nom de Thomas le Didyme, mais non pas de celui de Judas-Thomas-le Didyme. Qui donc est ce Jude, ou Judas ?

Dans notre enquête, ce n'est pas le personnage de Thomas le Didyme qui nous arrêtera. Dans les Canoniques, il apparaît peu, mise à part sa confession de foi, après la Résurrection ; d'après ce qui précède, il a d'ailleurs de fortes chances de n'être qu'un doublet de Judas. C'est donc cette dernière figure qu'il nous faut préciser. Judas est l'un des Douze, comme l'on sait ; il y a deux apôtres de ce nom (*Luc*, VI, 16) : l'un des deux est «le traître», par antonomase. Qui est Thomas ? Est-ce le «traître» Judas, ou son homonyme, plus honorablement connu (ou inconnu) ? Nous allons voir qu'à n'en point douter c'est bien du premier qu'ils s'agit, aussi étrange que cela puisse paraître.

Il apparaît une fois, à Béthanie, selon *Jean*, XII, 4, lorsqu'il lui semble dispendieux, à lui, l'économe, de répandre un parfum d'un tel prix sur la tête et les pieds de Jésus, alors qu'il y a tant de pauvres à soulager. Le sens du geste de Marie lui échappe, mais il échappe aussi bien aux autres disciples, si l'on en croit *Matthieu* (XXVI, 8). Plus significative est la scène où Jésus annonce sa trahison.

Elle diffère selon les évangélistes. Selon les trois premiers, lors d'un repas, Jésus annonce que celui qui a avec lui la main sur la table (*Luc*, XXII, 21) ou au plat (*Marc*, XIV, 20 ; *Matth.* XXVI ; 23), celui-là le livrera. Dans les trois versions, comme le remarque la Synopse (7), il s'agit d'un plat central où tous mettent la main. C'est une première différence avec le texte de *Jean*, où Jésus dénonce le traître d'un autre geste : celui de lui donner une bouchée de pain trempé préalablement dans le plat (XIII, 26). Différence capitale, cependant, puisqu'un tel geste relie XIII, 26, à XIII, 18, où, seul des quatre évangélistes, *Jean* rapporte ce propos de Jésus : «C'est pour que l'Écriture s'accomplisse : 'Celui qui mange mon pain a levé le talon contre moi'», ce qui est une référence au Psaume 41, 10. Mais il est intéressant de comparer ce v. 18 à certains passages d'un hymne des textes de Qumrân. . . Il existe un parallélisme évident entre l'hymne de Qumrân et le texte johannique ; faut-il déjà parler d'une influence des textes de Qumrân sur Jean II A ? On n'oserait l'affirmer» (8).

En XIII, 20, intervient alors un développement qui n'a pas, apparemment, de rapport avec le Psaume 41, ni avec ce qui suit : «En vérité, en vérité je vous le dis, qui reçoit celui que j'envoie, c'est moi-même qu'il reçoit, et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé». Mais n'est-ce pas qu'une apparence ? En fait le verset 20 fut inséré par Jean III (9).

Deux innovations, soulignées par la Synopse, sont l'œuvre de Jean II (10). D'abord le dialogue, par signes, entre Pierre et le disciple que Jésus aimait : «Demande lui de qui il parle.» La réponse est sans doute plus murmurée que dite car, de même que la demande de Pierre était faite par signes, c'est un geste qui répond à la question du disciple aimé : le don de la bouchée de pain. Enfin, le récit de Jean II se termine par l'indication : 'il faisait nuit', lorsque Judas s'en alla.

Reprenons un à un les éléments de cette scène si riche et nuancée. Pour désigner son ennemi Jésus fait référence au Psaume 41, 10, ce qui pourrait dénoter une influence essénienne sur le quatrième évangile, et désigne donc l'adversaire de deux manières : celui qui mange le pain avec moi, et celui qui lève le talon contre moi. A notre connaissance on n'a pas relevé ce que ce geste pouvait avoir d'insolite. Il signifie ou que l'adversaire est à terre, ou bien qu'il est derrière. Dans le premier cas il est doré et déjà vaincu, et l'on ne voit pas comment, ainsi à terre, Judas pourrait encore nuire. Ou bien son adversaire est derrière lui, et l'on voit encore plus mal la position des deux lutteurs ennemis. . . Il s'agit donc en fait d'une allusion à *Genèse*, XXV, 22, 24, 26. Les deux jumeaux, Jacob et Esaü se combattent dès le sein de leur mère, à *coups de talon*, puisque Jacob sort le deuxième en tenant le talon de son frère dans la main. Voilà donc, selon toute vraisemblance, les deux jumeaux auxquels se réfère le texte canonique (et le Psaume lui-même, sans doute). En comparant le Christ à Jacob (11), il assimile, par là même, Judas à Esaü. La tradition du jumeau du Christ remonterait donc au quatrième évangile. Quelle en serait la signification ?

C'est un sens spirituel, bien évidemment, qu'il faut lui donner. C'est bien ainsi, d'ailleurs, que le comprend H. Ch. Puech lorsqu'il écrit que, si Jacques était le frère du Seigneur selon la chair, Judas l'était selon l'Esprit. (12). La *Genèse* nous dit que Jacob reste sous la tente, tandis que Esaü est un grand chasseur. Faut-il entendre que le Christ est à la veille d'être enlevé à ce monde, tandis que Judas, nouvel Esaü, reste aux prises avec la matière et la nature animale ? Quant à la nuit tombée, il faut entendre la nuit du Prince de ce monde, comme le souligne la Synopse, c'est-à-dire, pensons-nous, la nuit spirituelle des âmes qui vont rester orphelines de leur Dieu qui s'apprête à mourir. Judas, secrètement (il n'a été désigné que par signes) disparaît, et continue — jumeau éternel — à livrer, à transmettre (comme le double sens de *didômi*, en grec, de *trahere*, en latin, autorise le jeu de mots), dans le secret nocturne, l'enseignement de son frère. Le verset 20, «de coloration si johannique» n'aurait pas perdu «son contexte primitif» comme le veut la Synopse (13), mais serait bel et bien le résumé de toute le passage : celui que Jésus envoie, par signes, dans la Nuit, c'est Judas, son jumeau. Il en enverra un autre, Pierre, mais ce sera en pleine lumière qu'il lui signifiera sa mission.

La personnalité de *Jean* II, telle qu'elle nous apparaît à travers le quatrième évangile ne peut qu'appuyer notre hypothèse. Attaché au sens symbolique des épisodes de la vie de Jésus, il a fait du Seigneur un nouveau Moïse (14) ou un nouvel Adam (15) ; il n'y a pas à s'étonner que Jésus lui apparaisse aussi comme un nouveau Jacob.

Enfin un autre passage des Canoniques concernant Judas conforte aussi notre opinion : en *Jean*, XIV, 19, Jésus annonce : «Encore un peu de temps le monde ne me verra plus, mais vous autres, vous me verrez /, parce que je serai vivant et que vous serez vivants vous aussi / . . . » 22 : «Judas, / mais pas l'Ischariote / dit : Seigneur comment se fait-il que vous deviez vous manifester à nous, et pas au monde ?»

Nous avons indiqué par les signes / l'addition, selon la Synopse, de Jean II B, au verset 19, de Jean III au verset 22. Il en résulte apparemment, qu'il s'agirait bien, à l'origine, d'une réflexion de Judas, c'est-à-dire de l'Isariote, Jean III étant tardif, «dans les premières années du II^e siècle» (16). La similitude du verset 19 avec l'incipit de l'*Évangile selon Thomas*, est assez frappante : «Voici les paroles cachées que Jésus-le-Vivant a dites et qu'a transcrites Didyme Judas-Thomas». Quant à la question de Judas, elle serait bien conforme à son personnage : pourquoi certains sont-ils vivants, et voient, et d'autres pas ? Cette inquiétude le prédispose déjà à cette mission de messenger secret, en face de Pierre qui, lui, est envoyé «au monde».

Quoi qu'il en soit, il semble que l'on puisse arriver à la conclusion suivante : le thème de Judas comme jumeau du Christ n'est pas à chercher dans des influences venues de Perse : c'est le quatrième évangéliste, particulièrement Jean II B, qui en faisant de Jésus un nouveau Jacob, en a fourni les éléments : l'origine en serait donc palestinienne, sans doute sous l'influence de la secte de Qumrân, ou des esséniens. Que le thème n'ait pu fructifier dans le christianisme, la raison en est obvie : comment reconnaître le messenger — même secret — de la Bonne Nouvelle sous la figure de «traître» qui est celle traditionnelle, du christianisme ? Mais on peut retrouver dans l'*Évangile selon Thomas*, ce thème des paroles cachées transmises par un disciple qui est le Christ lui-même, son égal, son compagnon, son jumeau, parce qu'il n'a pas de «Maître».

Paulette DUVAL

NOTES

- 1) PUECH (Henri-Charles). En Quête de la Gnose, Paris, Gallimard, 1978, 2 vol. II. Sur l'*Évangile selon Thomas*, pp. 222-223.
- 2) *Ibid.*, p. 42.
- 3) CORBIN (Henri), *L'homme de lumière dans le soufisme iranien*, Chambéry-St-Vincent sur Jabron, 1971, édition Présence, p. 57.
- 4) *Ibid.*, p. 57.
- 5) DUCHESNE-GUILLEMIN (Jacques), *La religion de l'Iran ancien*, Paris, P.U.F., 1962, p. 329.
- 6) DELCOR (Mathias), *Le Testament d'Abraham, Introduction, traduction du texte grec et commentaire de la recension longue*, compte-rendu de A. CAQUOT, in *Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, P.U.F. tome CLXXXVIII, juillet 1975, p. 65.
- 7) *Synopse des Quatre Évangiles*, P. BENOIT et M-E BOISMARD, Paris, éd. du Cerf, 1973-1977, 3 vol. ; II, p. 378, Col. 2.
- 8) *Ibid.*, p. 342, col. 2.
- 9) *Ibid.*, III, p. 344, col. 2.
- 10) *Ibid.*, II, p. 380, col. 1, et III, p. 344, col. 2.

11) SUARES (Carlo), *Mémoire sur le retour du Rabbi qu'on appelle Jésus*, Paris, R. Laffont, 1975, p. 76, en note, écrit que certains cercles «d'initiés déclarent savoir que le Rabbi, en une précédente incarnation, était Jacob.»

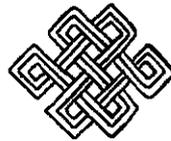
12) PUECH, (H.Ch.), *op. cit.* p. 90.

13) *Synopse. . .*, *op. cit.*, III, p. 344, col. 2.

14) *Ibid.*, III, 398, 441, 442 ; et *l'Introduction*, 5 b-e, 8i.

15) *Ibid.*, p. 452.

16) *Ibid.*, III, *Introduction*, 8s





RENCONTRE AVEC DOUGLAS HARDING

Le contact avec Douglas Harding est immédiat, spontané et chaleureux. J'allai à lui comme on va à la rencontre d'un ami qu'on connaît depuis toujours : je ne fus pas déçu. Les exercices qu'il préconise dans son livre Vivre sans tête sont d'une simplicité enfantine mais d'une portée incalculable. Les Métanoïas qui sont venus à la Rencontre de Marsanne cet été en ont déjà bénéficié grâce à Michel Langinieux qui les enseigne avec une conviction et un enthousiasme communicatifs.

Qu'est-ce qui me poussait à aller voir Douglas Harding ? Deux petits enfants qui ne parlent pas la même langue ne sont pas gênés le moins du monde pour jouer ensemble. Ils se comprennent dès le premier contact parce qu'ils ne sont pas handicapés par les intrusions du mental. Or les exercices de Douglas Harding demandent pour être compris, tout comme les logia de l'Évangile selon Thomas, l'abandon du mental.

De cent façons diverses, et toujours avec des images extrêmement suggestives, Jésus nous invite à chercher la perle unique. Elle se révèle dans la perception directe ; personne ne peut donc se substituer à celui qui cherche : je ne peux identifier la perle que si j'arrive à faire abstraction de ma mémoire, de ma culture, de mes références, de mon patrimoine héréditaire : ni pensée, ni raison, ni imagination. Quelle ascèse ! Quelle pauvreté !

A l'encontre de tant de maîtres et de sages, qui sont riches des enseignements de leurs traditions, de leurs rites, de leurs cérémonies, de leurs mythes, de leur histoire qu'ils protègent respectueusement, du cérémonial qui les entoure aussi désuet que paralysant, bref, de tout ce qui les entrave, au lieu de les libérer, D. Harding, nous apporte un enseignement basé sur la vision directe, sans référence au passé, souverainement libre à l'égard du mental. Qu'il effectue des exercices seuls ou avec d'autres, chacun est son propre maître.

On nous a traditionnellement présenté un Jésus inaccessible ; on s'est ingénié à creuser le fossé entre maître et disciple, et, pour cela, on n'a rien trouvé de mieux que de déclarer urbi et orbi qu'il était le Fils unique de Dieu. Or Jésus est justement venu nous enseigner le contraire : «Celui qui boit à ma bouche sera comme moi ; moi je serai lui. . .» (log. 108). Cette parole est la clef de l'Évangile selon Thomas, elle nous montre comment faire le deux Un. Les Métanoïas qui en ont fait leur chair et leur sang savent de quoi il en retourne. Ils peuvent aborder sans aucune crainte d'aliénation les exercices de Douglas Harding car ils constateront d'emblée, malgré les différences de terminologie, les merveilleuses correspondances entre les deux enseignements. Le fait qu'ils récuse l'un et l'autre le mental comme moyen de Connaissance supprime toute distance de temps et d'espace entre eux : 2 000 ans d'histoires sont abolis comme par enchantement.

Rien n'est plus contraire à la saisie directe que l'habitude. Les exercices de Vision sans tête ont le grand avantage de court-circuiter l'habitude et de nous permettre de lire les logia avec un œil neuf, de vérifier si le mental a lâché prise et si nous sommes réellement installés dans le lieu de la Vie. Peu importe que Douglas Harding appelle ce lieu le point zéro du temps et de l'espace, l'important est de vérifier expérimentalement si nous sommes établis. Divers exercices permettent de le constater avec une simplicité désarmante. Ils nous donnent les clefs de notre vraie Nature. Mais, de même que Jésus demande à ceux qui cherchent de ne pas cesser de chercher, l'auteur de Vivre sans tête nous dit que la vision de notre Vraie Nature n'est opérante que dans la mesure où on la pratique. Et le champ d'expérimentation n'est pas limité à des exercices délimités. C'est peu à peu tout le monde de la manifestation qui s'offre à celui qui est établi comme le mouvement revient au repos : constatation qui est plénitude, celle qui faisait dire à Jésus : « Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi ».

Une critique rationnelle ne manquerait pas de trouver arbitraires nos rapprochements et nos comparaisons. Qu'il suffise de préciser que Douglas Harding n'a pas attendu de connaître les travaux de Métanoïa pour trouver dans les logia de l'Évangile selon Thomas un terrain privilégié d'expériences. Il a prévu toute une série d'exercices, de jeux et de tests qui jettent une nouvelle clarté sur les paroles et permettent du même coup une connaissance accrue de ce qui nous sommes réellement. En laissant tomber la mémoire, l'imagination et la croyance, on se sent devenir un tout petit enfant. On éprouve la joie immense de partager un trésor merveilleux : la perle unique. Elle est la même pour tous. Mais la trouver, ou plutôt la retrouver — car elle constitue l'essence même de notre nature — telle est la raison d'être de l'Évangile selon Thomas, telle est la raison d'être des exercices de Vivre sans tête.

Le besoin de redécouvrir des enseignements authentiques semble bien être un des soucis majeurs de notre temps. Des maîtres, qui se situent dans la ligne de la métaphysique traditionnelle, sont à même de nous dire ce que nous sommes réellement. Seulement, il ne suffit pas de pouvoir le dire ; il ne suffit pas de montrer un but lointain accessible à de rarissimes privilégiés. La carotte fait avancer l'âne comme les belles théories font marcher les idéalistes. Nous voulons vivre tout de suite, ici et maintenant, quitte à renverser des millénaires de tradition, en supprimant le sacro-saint respect qui crée le fossé entre enseignant et enseigné. Jésus n'est pas venu nous apprendre autre chose, néanmoins l'idéologie des prophètes du devenir fut plus forte. Aujourd'hui, tout est à nouveau possible avec des chances accrues. Mais la chance par excellence réside dans la convergence de deux recherches qui n'en font déjà plus qu'une, car elles conduisent à la même source bouillonnante ceux qui ont l'esprit d'enfance et peuvent dire avec la simplicité qui caractérise toute démarche essentielle : JE SUIS.

Emile GILLABERT

A PROPOS DE LA VISION SANS TÊTE

S'il est une notion claire dans l'Évangile selon Thomas, c'est le «devenir petit», retrouver l'esprit d'enfance pour retrouver le lieu de la vie (log. 4).

Le bébé nouveau-né se ressent comme centre de l'univers, il se poursuit au sein d'un éternel présent, uni à toutes choses dans une plénitude égoïste. Cet état est indication du lieu de la vie, la vie qui nous sustente mais que nous ne percevons plus que par référence et dans laquelle nous voulons à nouveau être confondus.

Penchons nous donc sur cet enfant, que devient-il ? Peu à peu il se heurte à des limites, cet univers ne lui obéit pas. Sa mémoire se développe, il découvre, et on lui nomme, ce qui l'entoure, qu'il classe comme agréable et désagréable. Il découvre la notion d'avant — après, de retard et d'avance, et peu à peu il entre dans le temps et perd l'unité de ce continué présent. Sa perception de la vie commence à s'exprimer en images mentales. Il se réfère à sa mémoire et non plus aux faits. On lui apprend «oua-oua, cbien», et il ne découvre plus cette réalité animale vociférante et amicale en «prise directe», telle qu'elle existe en cet instant avec tout son dynamisme et sa chaleur.

Bien sûr, c'est indispensable ! Ce n'est qu'ainsi que l'on pourra se percevoir, soi et le monde, et se comprendre. Mais pour se comprendre, il faut se voir. On ne le peut pas tant que l'on manipule des références mémorisées, donc toujours incomplètes et en retard sur la réalité du présent, décalées de ce qui est en cet instant. L'adulte est prisonnier du temps, il est coupé de cette plénitude initiale qu'il porte pourtant toujours en lui. Il garde seulement la nostalgie du vert paradis de l'enfance, de cette intensité disparue.

Jésus veut nous faire appréhender ce terrible état de chose. La vie à chaque instant ruisselle, toujours changeante, neuve, identique et dissemblable en chaque chose. Mais là où est la vie nous ne sommes pas. Nous rêvons ! Rêveries de ce qui est passé, anticipations du futur. Nous nous laissons dériver au fil des conventions du moment. Nous nourrissons tout en les déplorant ces complexes terrifiants de volonté de puissance que sont nos sociétés actuelles. Nous sommes à côté de notre vie, comme au jeu de cartes, «on passe» ! Pourtant lorsque ce rêve cesse, lorsque cet ensemble de spéculations émotives et mentales qui dis : JE est absent, je ne perds pas conscience, bien au contraire !

Je m'aperçois que ce JE me bouchait la vue. Que son absence libère un vaste espace vide où naissent mes perceptions. Là, mon regard devient comme celui du petit enfant dont l'attention n'est pas happée par cet extérieur dont il observe en lui le reflet. Je deviens conscient de cet espace sans proportions, de ce vide qui est moi, qu'est la chose vue et non au dehors.

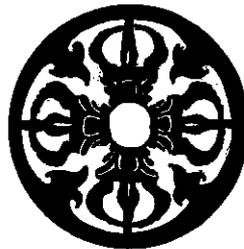
«Ils sont venus au monde vide» dit le log. 28. Je ne suis plus prisonnier de ma forme, je suis un espace habité par différents éléments, dont ma personne. Ce n'est pas une idée, je le vois. Je suis un espace vide et ce qui voit dans cet espace ; et qui est avant toute image, qui précède toute vision. «Puisse-t-il y avoir au centre de vous même un homme averti» log. 21.

Ce regard à double voie, à double sens, se regardant regarder, est ce que Douglas Harding essaie de faire découvrir à chacun par ce qu'il a appelé la «vision sans tête». Il s'efforce de faire retrouver au cours de ses exercices cet esprit d'enfance dont parle Jésus, qui n'accepte aucun concept, aucune chose apprise, mais seulement ce qui est perçu dans l'instant, avant l'interférence de la pensée.

C'est dans cet espace hors espace, succession de pur présent, silence sans forme ni couleur, pur néant où je suis, que la vie, dans sa tonitruante richesse, peut laisser éclater sa splendeur.

«Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière» (log. 61).

Paul VERVISCH



BIBLIOGRAPHIE

BROSSE (Dr Thérèse). — La Conscience-énergie structure de l'homme et de l'Univers. Ses implications scientifiques sociales et spirituelles.—Sisteron (St Vincent sur Jabron), Editions Présence, 1978).

Transcendant les habitudes mentales et les préjugés de notre science rationaliste, en particulier celui qui prétend cantonner le spécialiste dans son étroit domaine, le Dr Thérèse Brosse a tiré les conséquences de ses expériences scientifiques, de ses lectures et de ses réflexions personnelles appuyées sur un vécu discrètement évoqué.

Dans un ouvrage qui doit faire date, elle aborde le problème des méthodes scientifiques et de leur impuissance à définir une science de l'homme *total*. Aucune discipline, semble-t-il, ne réussit à dégager la synthèse qui permettrait de l'élaborer. Celle même qui paraît qualifiée pour une œuvre de cette envergure, la philosophie, s'arrête en chemin bien que certains philosophes aient eu la possibilité d'entrevoir ses horizons prestigieux. Même échec final pour une jeune science dont on attendait beaucoup : la psychanalyse, y compris la psychanalyse jungienne à laquelle on doit cependant des aperçus enrichissants. Est-ce à dire, en empruntant le langage de *l'Évangile selon Thomas*, que ceux qui possèdent en fait les clés de la gnose n'osent pas s'en servir ? A l'exception, peut-être, des «gnostiques» de Princeton qui ne craignent pas d'abolir les routines mentales et de voir le monde avec un œil neuf. . .

L'importante bibliographie maîtrisée par Thérèse Brosse indique cependant que la vérité se fait jour à la faveur d'études partielles. Après Bergson, des philosophes comme Berdiaeff, Bachelard, Jean Charron pressentent la venue de cette nouvelle science de l'homme. D'autre part une «spécialité» enregistre, depuis Einstein, de spectaculaires progrès : c'est peut-être à la microphysique que nous devons un jour l'élaboration d'une science globale de l'homme, à condition. . . Oui, dit en substance Th. Brosse, à condition que l'on prenne enfin en considération la lumineuse théorie, appuyée sur une pratique séculaire des enseignements orientaux, en particulier l'aide magistrale que peut apporter le Shakta-Vedanta (Vedanta tantrique).

Pour cette doctrine, c'est une structure complexe de l'homme, intégrée dans la structure *trinitaire* de l'Univers, qui est, dans la manifestation, la source de notre destin existentiel. Elle comporte trois *niveaux* dont celui de la Conscience-énergie, *transcendante et immanente*, sommet d'une hiérarchie de fonctions.

Aux deux niveaux inférieurs (Psychisme et physiologie) c'est la dégradation de cette énergie ou *entropie*, correspondant dans le langage oriental, au voilement de la lumière, qui détermine sur le plan physique le vieillissement et la mort, et, sur le plan psychique (émotif *et* mental), les aberrations qui fond de l'humanité contemporaine ce qu'un auteur italien appelle l'humanimalité.

Dominés par la conscience pure qui n'est en rien affectée par leur jeu, les niveaux et sous-niveaux inférieurs fonctionnent suivant la rigoureuse loi hiérarchique qui subordonne chacun d'eux au niveau ou au sous-niveau immédiatement supérieur. C'est à partir de sa spécialité, la cardiologie, discipline qui fut également à la source des observations du Dr Roger Godel, que Th. Brosse a étudié l'influence du psychique sur le corps et expérimenté des techniques adaptées aux désordres psycho-somatiques. La découverte de l'Inde et l'examen des techniques yogiques lui ont permis, à la faveur de missions scientifiques, d'étudier la théorie et la pratique d'un hindouisme souvent mal compris.

Les résistances d'une science routinière ne permettent pas à la plupart des savants occidentaux d'admettre la présence de cette Conscience — Énergie qui domine le système, de sorte que le chercheur s'arrête au psychisme sans oser entrevoir le niveau supérieur. Cette méconnaissance entraîne le déchaînement souvent néfaste d'un psychisme incontrôlé.

On est toutefois sur la voie d'un changement décisif. La physique quantique rejoint et confirme, dans son domaine propre, un mécanisme biologique connu de longue date par les yogis. Tout système comporte un antagonisme de forces et c'est ce jeu qui détermine le fonctionnement du «créé». Parvenus à la notion d'un continuum antagoniste espace/temps, générateur d'un processus d'*involution*, certains savants contemporains pressentent par ailleurs la présence de l'esprit dans la moindre cellule du monde minéral, végétal et animal. La conscience—énergie *potentielle* est donc présente à tous les niveaux de l'être et, à l'inverse des lois physiques, les lois de l'esprit obéissent à la négentropie (entropie négative) et tendent à rétablir les équilibres défailants. On est bien près ici des intuitions qui guidaient Shri Aurobindo et la Mère dans leurs efforts pour «éveiller» la conscience des cellules suivant les lois d'un «matérialisme divin» qui anéantit le dualisme esprit/matière.

Admettre l'enseignement du Shakta-Vedanta aide à mieux comprendre la naissance dualiste de l'ego, conception illusoire d'une conscience *séparée* entraînant le gonflement de l'ego individuel prolongé par de redoutables egos collectifs, idéologiques ou religieux, qui provoquent violences et guerres. Dans ce domaine, la morale traditionnelle n'est d'aucun secours. Selon Thérèse Brosse, la «morale» ne peut être que *biologique*, c'est-à-dire fondée sur une harmonie profonde avec les lois de la vie. La Connaissance parfaite de la structure intégrée est la condition de tout progrès social. Faire de l'animal humain un homme selon la Vérité ne serait possible qu'à partir de cette science nouvelle basée sur une éducation nouvelle.

Sur le plan individuel, se connaître soi-même dans le but d'accéder à la métanoïa, c'est connaître les lois qui régissent l'homme et l'univers. Pour les enseignements authentiques, et comme ne cesse de le répéter Krishnamurti, c'est l'*attention* qui est la clé de cette connaissance. Elle est donc à notre portée. Il dépend de nous d'essayer de franchir ces états de conscience sans nous arrêter, comme il arrive trop souvent, au niveau psychique : c'est là le danger majeur qu'encourt le chercheur, en particulier le croyant qui ne parvient pas à dépasser l'image dualiste d'un Dieu personnel, projection de son mental limité. Franchir cet obstacle, c'est concevoir l'univers lumineux que nous portons en nous, c'est aborder enfin à l'Unité retrouvée.

On objectera que cette rencontre de la science et de la métaphysique implique une démarche subjective. Mais n'est-il pas temps d'admettre que, puisqu'il s'agit de niveaux d'être, celui où se situe le savant est essentiel au but qu'il poursuit ? C'est là encore une révolution dans les méthodes : l'auteur pressent le renouvellement de l'épistémologie scientifique et l'acceptation de nouvelles valeurs acheminant les sciences humaines vers une science unique qui nous révélera enfin ce que l'homme est». De cet infini, Th. Brosse a eu la révélation bouleversante. Ce n'est une preuve que pour elle, diront les maniaques de l'objectivité, mais il faudra bien reconnaître un jour que la science ne fait que confirmer l'expérience spirituelle.

Il est impossible de donner ici un aperçu satisfaisant d'un ouvrage d'une densité et d'une richesse exceptionnelles. De quoi donner le vertige ! Bienheureux vertige qui nous confirme dans notre intuition que le secret de la vie ne réside pas dans une illusoire séparation de la «matière» et de l'esprit. Tout cela est transcendé à la faveur de cette mystérieuse Conscience-Energie qui gouverne un monde établi dans l'Unité. Cette Vérité qu'annonçait Jésus tend à notre époque à brûler les étapes. Le temps est sans doute venu de saisir les paroles du Maître : «J'ai encore beaucoup de choses à vous dire mais vous ne pourriez les porter. Quand il viendra, lui, l'*Esprit de Vérité*, il vous conduira vers la Vérité toute entière» (Jean, 16 13). C'est sans doute cette évolution accélérée des mentalités qui a conduit Th. Brosse à livrer au public cet ouvrage dont elle s'était primitivement proposé de faire un message posthume. . .

Le lecteur non initié au langage scientifique — nous avouons humblement que c'est notre cas — trouvera dans l'introduction et dans les derniers chapitres un clair exposé de l'état des sciences par rapport à la synthèse vedantique. Cela ne doit pas le dispenser de lire les chapitres moins accessibles, mais si riches d'aperçus nouveaux, de cet ouvrage magistral auquel il faut souhaiter une large et féconde diffusion.

P.S.

DURCKHEIM (Karfried Graf —). — Vers la vie initiatique. Méditer. Pourquoi et comment. Trad. de l'allemand par Catherine de Nose. — Paris, Le Courrier du Livre, 1978.

Dédié à Maria Hippus qui participa avec l'auteur à la fondation et au développement du Centre de formation de Todtmoos—Hütte, ce précieux ouvrage traite de la méditation telle qu'elle est enseignée et pratiquée depuis de longues années dans ce centre de Forêt-Noire dont le rayonnement attire et séduit des chercheurs venus de tous les horizons. Ceux qui ont eu le privilège de connaître G. Dürckheim se réjouiront de retrouver ici les résultats d'une expérience unique que d'autres auront la joie de découvrir.

Pourquoi et comment méditer ? Tels sont les deux thèmes évoqués à propos de la question fondamentale : celle de la transcendance-immanence en nous et de la transformation qu'elle implique. On sait que le terme de méditation recouvre diverses pratiques et prête à une certaine confusion. Il s'agit ici uniquement de la méditation initiatique active et passive dont le but est de préparer le chercheur à la percée de l'Être essentiel qui tend à se manifester en lui. L'ère nouvelle, à travers ses confusions et des délires, appelle cet accomplissement du Soi à la faveur des métanoïas individuelles. C'est là une *aventure* au plein sens du terme. Elle scandalise les conformistes. Elle exige de l'homme un contact avec le « numineux » sous sa forme maléfique aussi bien que sous ses aspects libérateurs. Elle implique la reconnaissance de l'ombre dont l'apparition sanctionne implacablement les attitudes mensongères. S'y engager entraîne le développement de la conscience sensitive et oblige l'homme à « accepter l'inacceptable ». C'est dire que cette métanoïa totale, ouvrant l'accès à la conscience absolue est particulièrement difficile à réaliser pour l'Occidental contemporain, traité en homme-objet et de plus en plus rejeté dans l'ombre. Le refus de l'Être essentiel est la tragédie de notre époque. Une méditation vigilante poursuivie à travers un vécu douloureux doit nous en libérer.

Oui mais. . . Comment méditer ? Si notre époque retrouve, après des siècles d'erreur, la valeur du corps en tant qu'instrument de *connaissance*, elle n'a pas encore nettement pris conscience de la distinction fondamentale que souligne l'auteur entre « le corps que l'on a » et « le corps que l'on est ». Associer pleinement ce corps fragile et périssable à la découverte de l'Être intérieur immortel constitue la clé de tout développement spirituel. D'où l'importance de la posture telle que le Zen la prescrit. L'établissement dans le Hara — le ventre — donne au corps cet équilibre et cette dignité que l'Occidental a vainement cherchée dans le développement de la partie supérieure du corps (2). Préparé à l'exercice du Zazen par le silence et par l'assise juste, le méditant après maint essai infructueux ressent le bien-être physique mais aussi et surtout sa participation mystérieuse au corps cosmique. C'est sans aucun doute une technique de transformation qui peut per-

mettre au chercheur d'accéder un jour à l'éveil. Elle serait toutefois inefficace s'il négligeait l'importance de la respiration dont les diverses phases, analysées par l'auteur, symbolisent dans un vécu saisissant le «Meurs et de-viens» des traditions authentiques. La pratique des arts martiaux, de même que les différents exercices enseignés à Todtmoos-Rütte, en particulier le dessin dirigé préconisé par Mme Hippus, (3) complète avec efficacité cette expérience.

Mais la recherche initiatique engage la totalité de l'existence et d'autres pratiques sont requises du chercheur notamment le développement initiatique des sens. Dans la vie quotidienne d'autre part la plus humble tâche peut prendre la valeur d'un rite et même devenir source de révélation transcendante. (4)

Encore faut-il que le méditant pressente et accepte le passage dans la «nuit obscure» et le bouleversement qui doit un jour faire de lui un homme nouveau pleinement responsable. Cette nécessité exige de l'Occidental christianisé le rejet des formules sécurisantes et l'abandon du concept d'un dieu sauveur à la faveur d'une pratique vigilante et sans complaisance.

Sur cette voie difficile, la longue expérience de Todtmoos, magistralement résumée dans l'ouvrage apporte une aide inappréciable au chercheur athée aussi bien qu'au croyant angoissé de nos sociétés malades.

P.S.

(1). DURCKHEIM (K.G). — La Percée de l'Être ou les étapes de la maturité. Trad. de l'allemand par P. et H. de Roguin en collaboration avec R.M. de Pourtalès. — Paris, Le Courrier du livre, 1971.

(2). DURCKHEIM (K.G). — Hara. Centre vital de l'homme. — Paris, Le Courrier du Livre, 1974.

(3). HIPPIUS (Maria). — Thèse sur l'expression graphique des sentiments (Leipzig.)

(4). DURCKHEIM (K.G). — Pratique de la voie intérieure. — Paris, Le Courrier du Livre, 1968.



POÉSIES

Les poèmes et les commentaires qui les accompagnent forment la suite de ceux qui ont été publiés dans le Cahier précédent sous la signature de Robert Gaud. Nous remercions le poète de nous aider, grâce au langage de prédilection qu'est le sien, à «faire le deux Un».



Il est un moment privilégié de la journée : c'est le matin. Notre âme est encore vierge de tout souci, nous allons vers la fenêtre close, nous ouvrons les volets, la joie nous envahit avec le flot du jour. Ainsi qu'il est dit dans le logion 22, «nous faisons l'intérieur comme l'extérieur».

GESTE

*Les volets du matin
Éclatent contre la pierre
Le flot vert du soleil
Criblé d'astres volants
Unifié par mes yeux
Les écluses de l'Être.*

Nous n'accédons à l'Unité que par l'union nuptiale des contraires. Le symbole de cette union du yin et du yang se développe avec force et douceur dans les paysages que nous a laissés la civilisation rurale.

MARIAGE

*Mon œil jusqu'à l'âme accordé
Jouit du velours blond cousu au velours bleu
Le bois de pins le champ de blé
Depuis des siècles s'entremêlent
Un labeur ancestral tendit juste les cordes
Au psaltérion du paysage
Où la force du Père étreignit la douceur
Sauvage de la Mère.*

Leçon de respect adressée à la civilisation mécanicienne, dont la compo-
sante sadique s'affirme crûment tous les jours, sous nos yeux qu'elle blesse !

L'unité dans la diversité peut être vue aussi dans la sphère d'un arbre, la
boule ronde d'un cerisier. Les éléments femelles (terre, eau, sève) montent
des fécondes ténèbres, se marient à l'air et au soleil, éléments mâles. Ils
nous donnent l'abondance multiple du fruit. Ainsi l'enthousiasme (ce mot
où le radical veut dire «dieu»), appuyé sur la spontanéité de l'instinct,
doit irriguer notre activité, la vivifier, afin qu'elle ne soit pas creuse, rongée
par le ver du néant.

SPHERE

*L'eau des gouffres noirs
Montant vers le ciel
Se métamorphose
Aux lèvres du feu.
Le sang réparti
Dans le fruit des actes
Rajeunit le temps
Elargit l'espace
Tel le cerisier
Verdeur qui s'allume
Offert à la soif
De bouches multiples
Glorifie l'été.*

Même lorsque nous sommes dans l'opacité et les ténèbres, nous devons
nous souvenir que nous sommes les dépositaires de l'Eternel, de l'Infini,
de la Lumière ; que nous pouvons réfracter la magnificence du Tout. Le
poème qui suit a été inspiré par la lecture du livre de Mr Puech sur la
«Gnose».

IMPASSE

*Loin des beaux quartiers
Croupit la misère
Au fond de l'abîme
Entre deux falaises
Où la rue s'étrangle
Gît comme un égout
Mais après la pluie
Dans une crevure
De l'asphalte noir
Une herbe innocente
Intègre le ciel
Par la goutte d'eau
Simple diamant
Qui recrée le monde.*

Pour finir, une simple hampe florale dressée à contre-jour dans le soleil, peut former trait d'union entre terre et ciel, nous faire entrer, ici et maintenant, dans le Royaume. La rose trémière, la Rose d'Outremer qui n'est pas une rose, était chère à Gérard de Nerval. Ne peut-on y voir le mystère d'un au-delà qui est pourtant là ? N'est-elle pas le symbole d'un horizon, d'un ciel d'étoiles lointaines, d'un Orient, vécus dans la plénitude et l'intensité, ici même ?

La rose d'outremer

ROSE TREMIERE

*Hypersensibles
A la lumière
Tes pavillons
Incandescents
De pures teintes
Captent les vibrations
Caniculaires
Perchés
Se dilatant
Ouverts
A des transports d'abeilles
Jusqu'au dernier bouton
Pris de vertige
Puis chiffonnés
Sur la hampe d'hiver
Graines d'extases.*

